



Reprise du sport en intérieur à l'école : les professeurs «soulagés» après «un hiver à s'adapter»



La pandémie de Covid-19 en France dossier

L'annonce jeudi soir de Jean Castex d'autoriser à nouveau l'accès aux gymnases et piscines pour les élèves satisfait le corps enseignant, après deux mois à trouver des subterfuges pour pratiquer dehors, malgré le froid et la pluie.

«C'est un soulagement, tant pour les élèves que pour nous.» Nicolas Chevret peut souffler. Comme la plupart de ses collègues, ce professeur d'éducation physique et sportive dans un collège de Chassieu, à l'est de Lyon, a appris la bonne nouvelle de la bouche de Jean Castex jeudi. L'EPS, sur le temps scolaire, «pourra reprendre normalement».

Autrement dit : les enseignants pourront désormais reprendre leurs sessions aussi bien en extérieur qu'en intérieur, avec la réouverture des gymnases et des piscines, confirmée par Jean-Michel Blanquer ce vendredi matin sur le plateau de BFMTV : «Pour l'éducation physique et en temps scolaire, les gymnases peuvent rouvrir, c'est l'une des innovations. [...] Nous permettons l'éducation physique en temps scolaire, en milieu fermé, dès lors que le protocole élaboré au premier trimestre est appliqué. La piscine en temps scolaire redevient possible», a détaillé le ministre de l'Éducation. La fin de deux mois de galère, les directives gouvernementales en vigueur interdisant la pratique du sport en salle depuis le 16 janvier dernier.

L'hiver s'est donc «résumé en un mot : adaptation», synthétise Nicolas Chevret. A Chassieu, l'enseignant s'occupe de quatre classes de collégiens, et gère deux options, le badminton et l'escalade. «On a essayé malgré la période un semblant de normalité, tout en respectant l'ensemble des consignes qui nous étaient données par notre hiérarchie, en respectant les gestes barrières», raconte Nicolas Chevret, contraint de troquer les raquettes et les parois escarpées pour les chemins de randonnées. «Depuis le début, c'est du grand n'importe quoi»

Enseignante d'EPS au collège-lycée Lavoisier, dans le quartier latin (Ve arrondissement de Paris), Anne Cheviron abonde : «On a tous continué mais en bidouillant. On est bien content [de la reprise du sport en intérieur] parce qu'on a froid, et on en a marre de faire n'importe quoi», désespère-t-elle. Faute d'installations sportives au sein de l'établissement – même la cour, sans tracé et trop petite, n'était pas propice à la pratique



– l’enseignante, 27 ans dans l’éducation, avait pris pour habitude d’emmener ses élèves au jardin du Luxembourg, et distiller ses leçons *«au milieu des gens»*. *«S’il pleut trop, on les emmène dans les salles pour leur montrer des films. On ne fait de vrais cours d’EPS. Depuis le début, c’est du grand n’importe quoi»*, s’exaspère-t-elle, consciente qu’il sera bien difficile de remplir un bulletin de notes pour le second trimestre.

La réouverture des gymnases n’était pas forcément attendue par les principaux concernés, résignés depuis plusieurs semaines à continuer d’enseigner via des plans B ou C. Faut-il y voir une marque de confiance – tant espérée - de la part du gouvernement envers les professeurs d’EPS, ou une soudaine prise de conscience par l’exécutif de l’importance de l’EPS à l’école ? *«Un peu des deux, estime Nicolas Chevret. Dans notre collège, le port du masque est vraiment bien respecté par les élèves. Même avant janvier, ils le gardaient lors des cours de tennis de table. C’est devenu une habitude»*, assure-t-il, tout en soulignant la nécessité de poursuivre l’EPS dans de bonnes conditions. *«C’est important pour les élèves, pas qu’en termes d’apprentissage. Ce n’est pas que du sport que l’on fait : on enseigne des attitudes, des méthodes. On partage des valeurs, en bougeant, se dépensant, s’aérant. Les élèves en ont besoin.»* Anne Cheviron, elle, n’est pas persuadée que cet élan positif ait été insufflé par l’Education nationale. Plutôt parce que le SNEP (Syndicat national de l’éducation physique) est monté au créneau *«pour faire entendre le fait qu’on existait»*.

A trois mois de la fin des cours, *«c’est un peu dommage de s’en rendre compte maintenant»*, juge Julien Fuchs, enseignant-chercheur en histoire du sport et de la jeunesse à l’université de Brest. *«Depuis le début on sait que l’EPS est d’abord un sas pour beaucoup d’enfants, une manière de bouger alors qu’ils n’en ont plus forcément trop l’occasion ailleurs. Toutes les études montrent qu’ils souffrent beaucoup du confinement. L’EPS, c’est un moment où on va pouvoir mettre en jeu son corps, où on peut être avec les autres par l’intermédiaire de son corps, et où on peut s’exprimer, avoir des interactions par tout un tas de pratiques différentes.»*

Il faut aussi contrer l’idée reçue – et confortée par les prises de position du gouvernement durant la crise sanitaire – selon laquelle l’EPS serait considérée comme une discipline secondaire dans le parcours scolaire. *«Il y a une focalisation sur ce qui est considéré comme fondamental. Le travail l’est, mais la culture ne l’est pas. De la même manière, l’intellect est fondamental à l’école mais le corps ne l’est pas, se désole Julien Fuchs. La formation de nos enfants doit être complète, et intégrer le corps à part entière comme un lieu d’apprentissage et de développement. Ça, ce n’est pas du tout pensé, assure l’enseignant-chercheur, qui souligne l’exutoire que peut représenter la discipline pour certains. C’est un endroit où on met en avant d’autres compétences : certains enfants qui sont moins à l’aise dans d’autres matières se retrouvent plus valorisés. Ça permet de rendre les choses plus équitables. L’EPS ne doit donc pas être une variable d’ajustement.»*

